

divinise les auteurs dont les œuvres le servaient, et relègue dans l'oubli ceux qui témoignaient sincèrement de la réalité du Pérou. Salazar Bondy loue González Prada, l'iconoclaste à la conduite exemplaire et à la prose lapidaire, José Carlos Mariátegui, le premier penseur marxiste péruvien, et propose une interprétation magistrale du poète José María Eguren "qui oxyda toute la ferraille de Chocano avec la ténacité de la brise" et "préféra se fondre dans la brume, être une imprécision de plus dans le milieu environnant, exprimer la quintessence de l'irréalité liménienne jusqu'à en extraire les sucs substantiels". Il mentionne également dans son magnifique essai un camarade de sa génération, le poète Carlos Germán Belli, qui dans sa poésie faite de pathétisme, de dérision et de douleur animale donne la représentation lyrique la plus authentique de la misère matérielle et morale de "cette Bétique pas belle du tout", comme il nomme Lima.

Lucide, profondément ancré dans la réalité, original, *Lima l'horrible* est un livre à la violence constructive.

MARIO VARGAS LLOSA

*Pour me dire que je suis encore en vie
répondant par chaque pore de mon corps
au pouvoir de ton nom ô Poésie.*

Lima l'horrible, 24 juillet ou août 1949
CÉSAR MORO¹
[*La Tortuga ecuestre*]

LIMA fut fondée voici 429 ans. Mais bien avant, à l'endroit exact où elle s'étend, vivaient ces hommes dont les restes ont été exhumés des cimetières de Huallamarca et d'Armatambo², que très peu osent appeler Liméniens puisque ce privilège n'est accordé qu'aux natifs de la ville dessinée une chaude journée de janvier par l'épée de Francisco Pizarro. Du Rímac, du *fleuve qui parle*, seul le nom abrégé est

1. César Moro (1903-1956), poète et peintre surréaliste péruvien, auteur notamment des recueils *Le Château de grisou* (1943) et *La Tortuga ecuestre* (1957).

2. Huallamarca et Armatambo sont deux sites archéologiques préhispaniques, situés dans la ville de Lima. Le premier se trouve dans l'actuel quartier résidentiel de San Isidro et le second sur la rive gauche de la basse vallée du fleuve Rímac.

demeuré ; des caciques, la mémoire délétère antérieure à la célébrité ; des temples, palais et nécropoles, les ruines que l'onction de quelques-uns aujourd'hui restaure ; de son art, les poteries et tissus que le goût exquis du collectionneur promeut. À la place de cette vie antérieure si solidement enracinée a été érigée la ville espagnole qui verrait les guerres civiles des conquistadors galonnés, le bourdonnement des intrigues à la cour de la vice-royauté, les patriotes conspirant dans leurs barbes et, plus tard, au sein de la même période – à peine un battement de cils à l'échelle de l'Histoire –, la querelle éphémère du pouvoir républicain, l'invasion étrangère, les dictatures aveugles entrecoupées de furtifs répit civiques.

Lima a reçu toutes sortes d'éloges. D'insupportables adjectifs laudateurs ont servi à valoriser jusqu'à ses défauts, lui inventant un passé chatoyant qui occulte l'indifférence avec laquelle elle a tant de fois tourné le dos au pays qui se trouvait dans une situation dramatique et qu'elle était incapable de présider avec justice. C'est la Perricholi¹ – dont l'humanité

1. La Perricholi est le surnom de la comédienne Micaela Villegas (1748-1819), connue principalement pour avoir été la maîtresse du vice-roi, Manuel de Amat y Juniet.

a disparu derrière un épais brouillard de bonne, mauvaise et très mauvaise littérature – qui contient sa personnalité toute entière, sans le peuple qui, loin du tumulte et de la langueur blasée, a lutté quatre siècles durant contre sa mise à l'écart du dialogue historique. Ici toutefois, à Lima, tels des pèlerins accourus des quatre coins du Pérou, les provinces se sont unies et, grâce à leur présence souvent déchirante, elles reproduisent maintenant dans une imagerie urbaine multicolore le deuil de la nation : sa fracture abyssale en deux destinées contraires, en deux camps opposés et, semble-t-il, ennemis. Comment adhérer, dans de telles conditions, au rêve évocateur de la période coloniale, imposé de façon péremptoire à la ville, un rêve engourdissant, antinational et tenace.

Toute ville est un destin parce qu'elle est à l'origine une utopie, et Lima n'échappe pas à la règle. Même si des immeubles gigantesques l'aveuglent et si une foule désormais



La maison de la Perricholi, 1868.

infinie pullule en son sein, nous suivrons ce principe à la condition que l'intelligence ne fasse pas quotidiennement appel à l'archétype fallacieux et essaie d'enfin réaliser le projet de paix et de bien-être qui, depuis sa fondation et même avant, quand l'oracle officiait au milieu des incertitudes, inclut la communauté humaine indissociable de son être. De ce que Lima décide maintenant quant à son avenir dépendra, en dernière et irrévocable instance, ce que sera pour toujours le pays à la tête duquel elle a été placée.

Lima est à l'origine de ce livre. C'est Lima qui a fait son auteur et l'affliction qu'elle lui inspire. Seule la fidélité du texte à son sujet explique que ces pages n'hésitent pas un seul instant à rectifier le mythe à l'épreuve de la réalité profonde, dans une confrontation rigoureuse de la prémonition et de la nostalgie sur la terre aride du présent. Et comme seul l'implacable désir de réappropriation réclame la connaissance nue et essentielle, ce livre doit être avant tout considéré comme l'œuvre de l'amour, qui est poésie et vie. C'est pourquoi il ne s'accommode d'aucune simulation et se nourrit plutôt du courage qu'apporte la clairvoyance, le seul qui permette de regarder l'horreur en face et de la dénoncer.

I

LA NOSTALGIE ÉGARÉE

*À Lima même, je n'ai rien appris du Pérou.
On n'y traite jamais d'aucune question
relative au bien-être public du royaume...
Tous sont gouvernés par un égoïsme froid, et
ce que ne supporte pas l'un ne préoccupe pas
davantage l'autre.*

BARON D'HUMBOLDT

[Correspondance]

COMME si l'avenir et le présent étaient dépourvus de substance, Lima tout comme nous, les Liméniens, vit saturée de passé. Celui-ci nous a été imposé par ceux qui ont cru démêler l'énigme de notre être, au sujet duquel, pour nous assigner un destin, nous nous interrogeons et demeurons perplexes depuis toujours. Il fut ainsi décidé que notre ville était empreinte d'une "sorte de nostalgie égarée" (Raúl Porras Barrenechea¹), ce dont la fausse route empruntée par le sentiment

1. Raúl Porras Barrenechea (1897-1960), diplomate, professeur universitaire et historien péruvien.

atteste davantage que le sentiment lui-même. En effet, dans quelle direction tournons-nous notre regard historique? Vers le mirage d'une époque qui ne fut en rien idyllique, comme on a tendancieusement voulu le faire croire, et qui fut bien plutôt régie par des castes rigides et des privilèges signifiant la fortune et le bien-être pour quelques-uns au détriment de l'immense majorité.

L'époque coloniale, idéalisée comme Arcadie, n'a pas encore trouvé son juge, son critique incorruptible. L'image que l'on nous en offre au travers d'articles, de récits ou d'essais, reflète soi-disant l'abondance et la sérénité, sans mention aucune de la tension présumée entre maîtres et serviteurs, étrangers et aborigènes, puissants et misérables, qui a dû agiter la société, à tout le moins en son tréfonds. Mais pour l'instant, nul ne parle en connaissance de cause de ce probable conflit de classes, et ceux d'entre nous qui soupçonnent l'existence d'une fissure sociale dans ce sous-sol historique, peuvent à peine la dénoncer. Démentir l'Arcadie coloniale restera une tâche difficile et ingrate, car la foule a absorbé, sans vraiment y trouver à redire pendant plus d'un siècle, les innombrables pages de doctes remémorations et la

dose hallucinogène correspondante. Il n'est pas improbable que les ferments du mythe aient été répandus par quelques Péruviens loquaces, des conquistadors gorgés de richesses retournés dans leur patrie étriquée, et autres chroniqueurs affabulateurs impatientes d'épater leur auditoire. Ces réalités et ces supercheres ont porté leurs fruits au XVII^e siècle, dans l'imagerie des *Indes Galantes*, opportune pour les gouverneurs et *encomenderos*¹ qui s'en emparèrent. De cette époque jusqu'à nos jours, la rhétorique s'est chargée d'agrémenter ce conte au goût du colonisateur et de son héritier. En dépit de sa filiation libérale, Ricardo Palma², envoûté par son charme, s'avéra le propagateur le plus heureux de cette supercherie littéraire. Sa formule, comme il la révéla lui-même, fut la suivante :

1. *Encomendero* est le nom donné aux Espagnols qui, en récompense des services rendus notamment lors de la conquête, reçoivent de la Couronne, en tant que *encomienda*, des territoires à exploiter économiquement et des populations indigènes à évangéliser. Ces dernières travaillent, sans aucune rétribution, dans les mines ou dans les champs.

2. Ricardo Palma (1833-1919), écrivain et académicien péruvien, connu pour ses *Traditions péruviennes* (1872), composées de brefs récits de fiction inspirés de l'histoire du Pérou.

“mêler le tragique et le comique, l’histoire et le mensonge”.

Nous commettrons ici le sacrilège de ne pas évaluer son œuvre avec le respect inconditionnel et souvent prolixe qui est d’usage. Avec patience, esprit et bonne humeur, Palma a paré le mythe de la poussière des archives, mais ses personnages ne sont que ponctuellement héroïques et en aucun cas rebelles ou libérateurs (Riva Agüero¹ releva et fit l’éloge de ce même détail). Une galerie de courtisans respectueux et respectables a surgi sous la plume du grand écrivain. Ni ceux-ci, ni leurs actions ne mirent en danger le fabuleux décor constitué par les représentants royaux, leurs coquettes quoique pudiques femmes, leurs ecclésiastiques moins licencieux que concupiscent, tous dépourvus de retenue sur les questions profanes, mais nettement moins sur celles ayant trait au dogme ou à la théologie.

L’auteur des *Traditions péruviennes* composa effectivement une sorte de *comédie humaine* fragile et rustique, mais ne parvint

1. José de la Riva Agüero (1885-1944), historien, professeur universitaire et homme politique péruvien, auteur, entre autres, de l’ouvrage *Carácter de la literatura del Perú independiente* (1905).

pas à y inclure un quelconque mécontent ou esprit libre prêt à secouer le conformisme et à remettre en cause la déférence due aux institutions. À cet égard, sa version des grandes figures de l’Indépendance¹ fut édulcorée par l’arôme soporifique des salons et alcôves de la vice-royauté. L’invention coloniale, triomphante, l’emporta sur son intention satirique initiale, incontestablement dévastatrice. Il est indéniable que la “tradition a rendu Palma inapte à restituer l’histoire” (Luis A. Sánchez²) et qu’en lieu et place de la réalité de la vice-royauté, il nous a légué une théorie digressive du monde – du monde liménien, s’entend, ou de l’universel entrevu par le judas étroit de la bourgade – qu’il est maintenant difficile

1. Les luttes pour l’indépendance du Pérou commencèrent par des mouvements de révolte, dont celle menée par Túpac Amaru II à Cuzco entre 1780 et 1782 et, au XIX^e siècle, par Francisco de Zela, à Tacna, en 1811, ou Mateo Pumacahua, en 1814, à Cuzco. Elles devinrent déterminantes sous l’impulsion de l’expédition de libération menée au départ du Chili et de l’Argentine par le Général José de San Martín, qui proclama l’indépendance de l’État péruvien en 1821 à Lima. L’émancipation fut définitivement acquise après les campagnes militaires de Junin et Ayacucho en 1824, dirigées par Simón Bolívar et Antonio José de Sucre depuis la Grande Colombie.

2. Luis Alberto Sánchez (1900-1994), écrivain, historien, critique littéraire et homme politique.

de remplacer par une autre, générale, scientifique. Notre paresse intellectuelle est telle, que nous vivons confortablement installés dans le schéma figé d'une chimère. Celui qui n'accepte pas la légende en héritage et les fantômes qui l'habitent tels de vénérables ancêtres, des larves ou des Mânes, est, pour les tenants du consensus, un *rara avis* dangereux voire nuisible.

“Le passé vit et persiste à Lima et sa force d'attraction est indéniable”, écrit à juste titre Porras Barrenechea. Il ne s'agit pas de la persistance des monuments, qui sont des indices concrets, bien que depuis longtemps fragilisés, mais de ce dessein déjà dénommé en son temps “colonialisme” (José Carlos Mariátegui¹) et “perricholismo” (Luis A. Sánchez) en raison de son caractère régressif. Le culte, si on le définit en peu de mots, du faste des palais auquel tout Liménien, qu'il soit de souche ou non, souhaite accéder, comme la femme de Villegas à la couche d'Amat.

1. José Carlos Mariátegui (1894-1930), écrivain, théoricien politique, éditeur, sociologue et journaliste péruvien. Il est le fondateur du parti socialiste qui deviendra ensuite le parti communiste. Sa pensée marque la gauche latino-américaine, notamment avec son ouvrage *Siete Ensayos de Interpretación de la Realidad Peruana*, publié en 1928.

Chez nous, on accède à la *Cour* ressuscitée grâce aux efforts quasi professionnels d'une vie tout entière. *Malinchismo*¹ édulcoré de par son caractère dépassionné et prolifique, le *perricholismo* semble être l'une des sources d'énergie de l'individu et de la société liméniens, et si depuis 140 ans le Palais de Pizarro abrite le président de la République, cela n'empêche pas (comme l'a dévoilé l'ironie d'Héctor Velarde²) quelqu'un qui se considère lui-même comme un vice-roi espagnol, voire un hybride de roi inca, d'y trôner simplement afin de mettre en évidence l'alternance politique. La carrière du Liménien remarquable commence par un emploi public, la charge de député ou le marchandage électoral, et s'achève triomphalement par l'accession au pouvoir ou l'intégration au cercle officiel de celui qui arrose le figuier quatre fois

1. Le *Malinchismo* est un terme dérivé de Malinche, surnom de Marina, femme indigène qui fut la maîtresse (et aussi l'interprète) du conquistador espagnol Hernán Cortés lors de l'invasion du territoire mexicain, entre 1519 et 1521. Découlant de cet épisode historique, il exprime de manière péjorative l'attitude de celui ou celle qui montre un attachement envers ce qui est étranger et méprise ce qui est indigène.

2. Héctor Velarde (1898-1989), architecte et écrivain péruvien.

centenaire de la demeure du fondateur de la patrie. Le *perricholismo* littéraire ou intellectuel auquel Sánchez fait allusion est moins buté que son pendant social. Dans ce dernier persiste la réminiscence hypocondriaque qui tôt ou tard – excepté chez Palma, en raison de son talent – sombre aux portes de la renommée locale ; au contraire du premier qui forme un projet existentiel pour lequel on sacrifie généralement les idées, les principes et plus encore.

Dire que le passé nous attire reste en deçà de la réalité : il nous aliène, non seulement parce qu'il est la source de la culture populaire, du *kitsch* national, mais également parce qu'il renferme une ligne de conduite pour le Premier Pauvre Venu qui aspire à devenir un jour Don Quelque Chose, parce que l'actualité reproduit de manière caricaturale l'ordre ancien, mais encore parce que, par essence, il semble inévitable de marcher la tête à l'envers, hypnotisée par le passé envoûtant et aveugle aux chemins à venir. Le passé est partout, il embrasse foyer et école, politique et presse, folklore et littérature, religion et vie mondaine. Ainsi, par exemple, les lèvres des adultes répètent de façon routinière la fable coloniale, les écoles professent les

fausses évidences de l'Arcadie, les carrosses dorés du Gouvernement défilent dans les rues et les élégies à l'Eden perdu ressortent en cycles effrénés dans les journaux. Nous chantons et dansons des *vals criollos*¹, qui s'évertuent à évoquer aujourd'hui le pont et la promenade traditionnels, tandis que des livres d'anecdotes et de souvenirs de ce que José Gálvez² baptisa "la Lima qui s'en va" sont imprimés. Les vieilles processions avancent parmi les odeurs de friture tandis que de nouvelles, émettant les mêmes vapeurs, font revivre le gréganisme dévot. Et nous assistons – qu'y faire ! – à des mariages et enterrements aux rituels inutiles, d'un conventionnalisme hypocrite. Le piège de l'Arcadie coloniale est omniprésent. Il n'est pas facile d'y échapper.

1. *Criollo* désignait initialement à l'époque coloniale les Espagnols nés sur le sol américain, et ensuite de manière plus large les Américains d'origine européenne ; au Pérou, parmi les multiples sens de ce terme, il désigne les habitants de la région côtière, de Lima surtout, par opposition à ceux de la sierra. Le *vals criollo* est un genre musical originaire du Pérou qui se développa à Lima et sur toute la région côtière au cours des XIX^e et XX^e siècles.

2. José Gálvez Barrenechea (1885-1957), poète, journaliste et homme politique péruvien, auteur notamment de chroniques sur la ville de Lima parues dans l'ouvrage *Una Lima que se va* (1921 et 1947).

On notera que Lima n'est pas, bien qu'elle s'emploie à l'être, tout le Pérou. Mais il s'agit là d'une question à part, car "nous, les Péruviens, ne nous sommes pas encore forgé la moindre image universelle de nous-mêmes" (Luis Loayza¹) et c'est à peine si nous sommes capables de nous identifier à nous-mêmes. Par contre, il ne fait aucun doute que la ville émet en direction du pays tout entier une lueur qui n'est malheureusement pas de nature à éclaircir quoi que ce soit. Depuis pas mal de temps, Lima a cessé d'incarner – même si les ennemis de la modernité ne baissent pas les bras et que celle-ci a offert aux nostalgiques et passésistes ses automobiles, ses transistors, ses pénicillines, ses nylons, etc. – la ville paisible régie par l'horaire des matines et de l'angélus, dont le respect avait ému le Français Radiguet. Elle est devenue une ville où deux millions de personnes se marchent sur les pieds pour survivre, au milieu des klaxons, des radios furieuses, des attroupements humains et autres folies contemporaines. Deux millions d'êtres humains qui se déplacent "en se frayant un

1. Luis Loayza (1934), narrateur, essayiste et traducteur péruvien, auteur entres autres du livre de contes *El Avaro y otros cuentos* (1974) et de l'essai *El Sol de Lima* (1974).

chemin" – Francisco Moncloa¹ a attiré l'attention sur le contenu agressif de cette expression courante – parmi les hommes transformés en fauves par le sous-développement agglutinant. Le chaos ambiant, produit par la foule urbaine famélique avec la célérité d'une tumeur cancéreuse, est devenu, grâce au vortex de la capitale, un idéal : le pays entier, complètement ébloui, aspire à s'y précipiter, à attiser par sa présence l'holocauste de l'esprit. Les embouteillages dans le centre et sur les avenues, la lutte sans merci entre marchands ambulants et mendiants, les interminables files d'attente pour prendre les inefficaces moyens de transport, la crise du logement, les inondations provoquées par les canalisations qui éclatent, le réseau téléphonique médiocre qui entretient la névrose, tout est l'œuvre de l'improvisation et de la débrouille. Toutes deux exercent, tels les yeux du serpent, un pouvoir de séduction fulgurant sur la candeur provinciale, pour ensuite mieux la liquider avec leurs absurdités brouillonnes et encombrantes. La paix des couvents de Lima, que les voyageurs du XIX^e et même du début du XX^e siècle vantèrent comme propice

1. Francisco Moncloa (1922-1984), journaliste, animateur culturel, homme politique et éditeur péruvien.

à la méditation, a été balayée par l'explosion démographique, mais la mutation ne fut que quantitative et superficielle : le tumulte urbain a dissimulé, sans la supprimer, la vocation mélancolique des Liméniens, car l'Arcadie coloniale devient chaque jour plus archétypale et désirable.

Une vision fugace suffit à convaincre le touriste que la colonie a enfin été dépassée, mais il n'est pas bon de se fier à l'impression équivoque de ce qui est passager. Le passé aliénant se loge dans le cœur des gens. Et pas seulement dans celui des personnes établies ici depuis plusieurs générations, mais également dans celui du provincial et de l'étranger qui s'installent à Lima. Tous deux arrivent dans la ville des projets plein la tête et, au bout de quelques années, ont dilapidé, dans on ne sait trop quoi, la volonté de progrès qui les y avait amenés. La satisfaction de se savoir insérés dans le substrat colonial de la société liménienne a évincé cette force originelle. Cela signifie qu'ils ont commencé à construire leur propre petite vice-royauté et, grâce à elle, par mariage, association ou complicité, ou par les trois réunis, à faire partie du pouvoir des maîtres et des rentiers détenu par les grandes familles. Le reste du pays hérite, suivant le

modèle impérial de la métropole, de la rêverie nobiliaire (dont les titres sont avertisés par la haute finance), et dans chaque ville, village ou hameau la pantomime se consume comme une répétition préparatoire au lancement dans la capitale.

Nous voici donc ramenés aux grandes familles. Impossible de ne pas remarquer qu'elles sont à l'origine de la diffusion, en ignorant totalement la primauté du brave Manrique¹, de la fable selon laquelle "rien ne vaut le bon vieux temps", ajoutant à ce mensonge relativement prestigieux que le temps du paternalisme, du rang conféré par la lignée et de la dépendance à l'égard de l'étranger fut le plus heureux de tous. Lesdites grandes familles n'ignorent pas que cet âge est révolu, socialement et économiquement parlant, car elles gagnent en opulence et prospèrent en accord avec l'objectivité du présent. Cependant, vivant depuis toujours dans la crainte de la moindre poussée de mécontentement et de violence, elles ont fait circuler, grâce au peu de savoir ou à l'absence de savoir que leurs

1. Jorge Manrique (1440 ?-1479), poète espagnol, auteur des *Stances sur la mort de son père*, l'un des textes les plus emblématiques de la littérature espagnole classique.